

## Le Pouvoir

*“ Le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument. ” À propos de cette phrase connue, mais non moins claire, de Lord Acton –en dehors du fait qu’il ait atténué son idée avec un “ tend à ”- les efforts révolutionnaire ont suivi deux orientations fondamentales, souvent antagonistes: la conquête du pouvoir pour ensuite s’en servir en faveur des autres (éventuellement tous) et la lutte sans répit contre toute forme de pouvoir. La première option caractérise les mouvements et les révolutions socialistes de tendances habituellement marxistes ou léniniste. Cet “ ensuite ” n’arrive jamais et le triomphe devient, en effet, celui de la corruption absolue Le second choix définit l’éthique anarchiste; son triomphe ... son triomphe n’a jamais cessé d’être une agonie, un débat permanent entre l’être et le non être. Soit parce que le refus absolu du pouvoir rend inertes, impuissants ceux qui se comportent ainsi, soit parce que le paradoxe du “ pouvoir anarchiste ” -ministres dans la République, ambition des comités dans la CNT actuelle- ne serait qu’une répétition de la première option.*

*Les anarchistes, bien entendu, ont osé concevoir le pouvoir comme une impulsion essentielle qui pousse les individus et l’histoire. Ils doivent à leur intuition lucide non seulement des succès là où les analyses scientifiques ont échoué, mais aussi d’avoir gardé les mains propres quand les autres les ferment avec pleins d’argent et de prisons. Propres, oui, mais assez vides. La pensée anarchiste sur le pouvoir, comme sur tant d’autres sujets, a été incapable, à notre avis, d’approfondir et d’actualiser ses premiers succès.*

*Les appareils du pouvoir se sont perfectionnés dans les vingt dernières années à un point auquel le plus imaginaire des despotes n’aurait pu rêver: bombes, satellites, cybernétique, entreprises multinationales, moyens de communication ... Et nous les anarchistes -antiautoritaires, libertaires ou comme chacun veut se nommer, si c’est son désir- nous continuons de répéter des formules de belles et nobles, oui, mais des formules. Des formules qui ne servent pas même à analyser -et encore moins à détruire- les systèmes actuels de pouvoir ni à concevoir d’autres formes -ou aucune forme- de pouvoir; ni non plus à nous questionner sur le sens de notre propre pouvoir sur les autres, ni pour –ce qui est peut-être plus regrettable-accuser la répression et l’impuissance que nos camarades vivent dans nos groupes et nos organisations.*

*Il faut s’asseoir à nouveau –s’asseoir ensemble et avec les autres- pour repenser le pouvoir. Et le reprendre depuis son point de départ. Le pouvoir: comment est-il possible, Pourquoi l’exercer attire tellement ? Pourquoi accepte-on avec tant de soumission de le subir ? Où est-il et où est-il absent ? Quelle différence y a-t-il -s’il y en a- entre une charge de la police contre des manifestants, un examen à l’école, la loi de la majorité et l’autorité parentale et maritale.*

*Le pouvoir, première constatation, est institué. Qu’on le veuille ou non, c’est un fait, c’est une donnée, ici, là, il existe et imprègne tous les rapports sociaux et individuels. Lui tourner le dos, s’en détacher, c’est s’abandonner à lui aveuglement, devenir tout aussi marionnettes que ceux qui le poursuivent avec tant de peines et d’efforts.*

*Le pouvoir, seconde réflexion, est polymorphe, multidimensionnel. Qu’on le conçoive comme politique, économique, culturelle ou avec des racines ancrées dans les entrailles mêmes des individus, si on fixe son attention sur une de ces facettes, on peut être sûr par avance qu’il se fauilera par un de ces aspects négligés. Toute analyse ou action sur le pouvoir, nécessairement partielle, doit s’inscrire dans une position globale, en assumant toutes ses implications. Il en ressort que le sujet de cet Agora est le pouvoir, tout entier, sans plus, sans*

*aucune prédisposition le limitant (lui-même ne se limite pas), même au risque que le degré d'abstraction que requiert cette approche ne décourage peut-être quelques-uns.*

*Face au pouvoir, troisième remarque, la condamnation ou l'acceptation totale ne conviennent pas. Le pouvoir est une réalité complexe, souvent paradoxale, qui ressemble à ce qu'il n'est pas et est ce qu'il ne paraît pas être. C'est à quoi fait référence ce Pas plus de pouvoir /ne plus pouvoir de Moria. Une réalité complexe et quotidienne, comme l'amour et la mort auxquelles il est si indissolublement lié. Le pouvoir comme incapacité de satisfaction du désir, la satisfaction du désir comme mort, la mort et la division comme corollaires du pouvoir, sont quelques-uns des préoccupations qui apparaissent chez Baldelli dans son Pouvoir et désir, véritable exposé de la meilleure vision classique anarchiste.*

*Le pouvoir, quatrième suggestion, n'est pourtant pas ni universel ni nécessaire. Du moins quand il est compris comme domination de quelques-uns sur les autres. Il y a toute une conception du pouvoir en tant qu'énergie, potentiel qui -dans la mesure où elle existe- contrecarre les pressions coercitives respectives du pouvoir imposé. Il y a aussi des formes de contre-pouvoir ou d'anti-pouvoir collectives, dont les exemples fourmillent dans différentes révolutions. Il y a même des espaces sans pouvoir, vides de pouvoir, ou, si l'on veut, avec un pouvoir si dispersé qu'il empêche une instance particulière de s'en emparer, bloquant l'apparition de ce monstre de pouvoir qu'est l'Etat. C'est du moins ce que démontrent certaines recherches anthropologiques sur les sociétés actuelles, dont une idée est donnée par La société contre l'Etat que décrit Pierre Clastres. Il y a enfin une confusion stérilisante entre pouvoir et fonctionnalité. Non pas celle qui justifie l'impuissance générale par le "fait" que certaines connaissances techniques, qui exigent une spécialisation ne sont accessibles qu'à quelques-uns aux mains desquels doivent s'en remettre les ignorants; sinon cette autre confusion qui ne reconnaît pas la fonction particulière que les individus peuvent exercer au profit de leur groupe, en apportant à sa dynamique certaines habiletés personnelles sans lesquelles il lui manquerait quelque chose d'utile. C'est ce "pouvoir horizontal" que revendique la Société d'amis du pouvoir partagé dans leur Critique de la critique du pouvoir qui s'oppose à un pamphlet célèbre et lucide sur ce thème.*

*Dans cette AGORA -nous voudrions que ces pages soient pour tous une réunion, une assemblée ou une place publique- nous ne prétendons évidemment pas en finir avec le "pouvoir". Pour le moment, il nous suffit de susciter, provoquer, stimuler -à nouveau- la discussion. Nous vous invitons à continuer ce travail, à vous réunir, à poursuivre la mise à plat, ou, à défaut d'une autre revue, vous apporterez ici votre présence et votre parole, inutile que vous soyez d'accord avec nous, il suffit que ce ne soit pas des paroles vides. Ses prochains sujets à traiter sont la famille et la municipalité, sans plaisanter.*

*Collectif Bicicleta de Madrid*

*[N° 10, novembre 1978, pp. 40-49]*

\*\*\*\*\*

*A exerce un pouvoir sur B lorsque A affecte B d'une manière contraire aux intérêts de B. Steven Lukes*

*Un gouvernement ne peut se maintenir longtemps sans cacher sa véritable nature sous un masque ou sous un prétexte d'utilité générale. Errico Malatesta [adapté de la brochure l'Anarchie 1899]*

\*\*\*\*\*

## La société contre l'Etat

*D'où vient la volonté de pouvoir? Comment naît l'Etat ? L'anthropologie, qui défend aveuglement la primauté de l'Occident, de son modèle social -étatique, scientifique, briseur des différences- comme idéal a priori de l'Histoire, voit aujourd'hui avec inquiétude surgir de ses propres rangs des voix qui hésitent et qui parlent de nombreuses histoires différentes, menaçant l'identité narcissiste de notre civilisation, précisément la seule à produire des anthropologues.*

*Pierre Clastres, anthropologue français, auteur du livre La société contre l'Etat, dont nous avons synthétisé l'esprit dans ce texte, est une de ces personnalités qui rendent aux sociétés primitives leur droit à parler du pouvoir -contre le pouvoir- un droit que les bouches civilisées ne savent plus prononcer.*

Les sociétés primitives sont des sociétés sans Etat: cette constatation, exacte en soi, dissimule certainement une opinion, un jugement de valeur qui donne la possibilité d'établir une anthropologie politique en tant que science rigoureuse. Ce qui, en fait, est exprimé est que les sociétés primitives sont privées de quelque chose –l'Etat- qui leur est nécessaire, comme à toute autre société, la nôtre par exemple. Ces sociétés sont donc incomplètes, elles subsistent avec l'expérience peut-être douloureuse d'un manque -manque d'Etat- qu'elles chercheraient, toujours en vain, de combler.

### Contre l'Histoire

C'est ce que disent, plus ou moins confusément, les chroniques des voyageurs ou les travaux des chercheurs: on ne peut concevoir la société sans Etat, l'Etat est le destin de la société. Cette approche révèle une fixation ethnocentriste d'autant plus forte que le plus souvent elle est inconsciente. La référence immédiate, spontanée est, sinon la plus connue, du moins la plus familière. Chacun de nous porte en effet en lui-même, intériorisée, comme la foi chez le croyant, cette certitude que la société est faite pour l'Etat. Comment concevoir alors l'existence même des sociétés primitives, sinon comme abandonnées par l'histoire universelle, survivance anachronique d'un stade déjà éloigné, dépassé depuis longtemps ? C'est ici qu'on découvre l'autre visage de l'ethnocentrisme, la conviction supplémentaire que l'histoire est à sens unique, que toute société est condamnée à s'incorporer à elle en parcourant les étapes qui mènent de l'aire sauvage à la civilisation. "Tous les peuples civilisés ont été sauvages", dit Reynal. Mais la constatation d'une solution évidente ne fonde nullement une doctrine qui, liant arbitrairement l'état de la civilisation à la civilisation de l'Etat, désigne ce dernier comme le terme à toute société. Il faudrait alors se demander ce qui a maintenu jusqu'à nos jours ces peuples encore sauvages.

Inachèvement, incomplétude, manque, ce n'est pas la vraie nature des sociétés primitives. Elle s'impose au contraire en positif, comme maîtrise du milieu naturel et du projet social, comme libre volonté de ne rien laisser se glisser hors d'elle-même qui pourrait l'altérer, la corrompre ou la dissoudre. Cela se traduit sur le plan économique par le refus des modes de

travail et de production qui risqueraient de la dévorer, par la décision de limiter ses stocks aux besoins sociopolitiques, par l'impossibilité intrinsèque de la concurrence, en un mot par l'interdiction, non formulée mais présente, de l'inégalité.

Quand dans la société primitive, le plan économique peut être considéré comme un domaine autonome et défini, quand l'activité de la production devient un travail aliénant, comptabilisé et imposé par ceux qui veulent profiter des produits de ce travail, alors la société n'est plus primitive, elle est devenue une société divisée en dominants et dominés, en maîtres et sujets, elle a cessé d'exorciser ce qui était destiné à la tuer: le pouvoir et le respect du pouvoir. La plus grande division de la société, celle qui fonde toutes les autres, y compris celle du travail, est la nouvelle disposition verticale entre la base et le sommet, c'est la coupure politique entre les possesseurs de la force, qu'elle soit guerrière ou religieuse, et ceux qui lui sont soumis. Le rapport politique du pouvoir précède et crée la relation économique d'exploitation. Avant d'être économique, l'aliénation est politique, le pouvoir est avant le travail, l'économie est une conséquence de la politique, l'émergence de l'Etat détermine l'apparition des classes.

### **Au début fut le pouvoir**

Posons donc la question de la politique dans les sociétés primitives. L'extrême diversité de types d'organisation sociale, l'abondance, dans le temps et l'espace, de sociétés différentes, n'empêche cependant pas la possibilité d'un ordre dans la discontinuité, la possibilité d'une réduction de cette multiplicité infinie de différences. Réduction massive puisque l'histoire n'offre plus, en fait, que deux types de sociétés absolument irréductibles l'une à l'autre, deux macro classes, chacune d'elles réunissant des sociétés qui, au-delà de leurs différences, ont quelque chose de fondamental en commun. D'une part il y a des sociétés primitives ou des sociétés sans Etat, d'autre part il y a des sociétés avec un Etat. C'est la présence ou l'absence de la structure étatique (susceptible de prendre des formes diverses) qui assigne à toute société sa place logique, celle qui trace une ligne de discontinuité entre les sociétés. L'apparition de l'Etat a introduit la grande différence typologique entre sauvages et civilisés, en marquant la coupure indélébile au-delà de laquelle tout est altéré, car le temps devient histoire.

Que nous montre la mutation de la plupart des sociétés primitives de la chasse à l'agriculture, et le mouvement inverse, de quelques autres, de l'agriculture à la chasse? Il semble bien qu'ils ont lieu sans que rien ne change dans la nature de la société; elle demeure identique à elle-même lorsque seules leurs conditions d'existence matérielle se transforment. La révolution néolithique, pour autant qu'elle ait affectée, et sans doute facilité la vie matérielle des groupes humains, n'a entraîné mécaniquement aucune commotion sociale. En d'autres termes, et en ce qui concerne les sociétés primitives, le changement sur le plan de ce que le marxisme appelle l'infrastructure économique ne détermine absolument pas sa conséquence, la superstructure politique, étant donné que celle-ci apparaît comme indépendante de sa base matérielle. Le continent américain illustre clairement l'autonomie respective de l'économie et de la société. Des groupes de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, nomades ou pas, présentent les mêmes caractères sociopolitiques que leurs voisins agriculteurs sédentaires: "infrastructures" différentes, "superstructures" identiques. Réciproquement, les sociétés méso américaines -sociétés impériales, sociétés ayant un Etat- étaient tributaires d'une agriculture qui, plus intensive qu'ailleurs, était néanmoins, quant à son niveau technique, très semblable à l'agriculture des tribus "sauvages" de la forêt tropicale: "infrastructure" identique, "superstructures" différentes puisque dans un cas il s'agit de sociétés avec des Etats achevés, et dans l'autre, de sociétés sans Etat.

Il est donc bien clair que l'intervention de la politique est décisive, et non le changement économique. La véritable révolution dans la protohistoire de l'humanité n'est pas celle du néolithique, étant donné qu'elle est capable de laisser intacte l'ancienne organisation sociale,

mais la révolution politique. Cette apparition mystérieuse, irréversible, mortelle pour les sociétés primitives, que nous connaissons sous le nom d'Etat. Une seule commotion structurelle, abyssale, peut transformer, en la détruisant en tant que telle, la société primitive: celle qui surgit en son sein, ou de l'extérieur, celle dont l'absence même définit cette société, l'autorité de la hiérarchie, la relation de pouvoir, la soumission des hommes, l'Etat. On chercherait en vain son origine dans une hypothétique modification qui, divisant peu à peu la société en riches et pauvres, en exploités et exploités, conduirait mécaniquement à l'instauration d'un organe d'exercice du pouvoir des premiers sur les seconds, à l'apparition de l'Etat.

Quel est alors le moteur de cette grande transformation dont l'achèvement est l'installation de l'Etat? Ce que nous savons jusqu'à maintenant des sociétés primitives ne permet pas de continuer à chercher sur le plan de l'économie l'origine du politique. L'arbre généalogique de l'Etat ne prend pas racines sur ce sol. La capacité, égale pour tous, de satisfaire les besoins matériels, et l'échange de biens et de services qui empêche constamment l'accumulation privée de biens rend totalement impossible l'apparition d'un désir de possession, qui est en fait le désir du pouvoir. La société primitive, première société d'abondances ne laisse aucune place au désir de surabondance. Les sociétés primitives sont des sociétés sans Etat parce que l'Etat y est impossible. Et cependant, tous les peuples civilisés ont été d'abord sauvages. Qu'est-ce qui fait que l'Etat cesse d'être impossible? D'où provient le pouvoir politique? C'est un mystère, peut-être provisoire, sur son origine.

S'il paraît encore impossible de déterminer les conditions de l'apparition de l'Etat, en revanche on peut préciser les conditions de sa non-apparition, la place qu'occupe la politique dans les sociétés sans Etat. Sans foi, sans roi, sans loi: ce que l'Occident disait des Indiens au XVI<sup>ème</sup> siècle peut s'appliquer aisément à toute société primitive. Peut-être est-ce un critère de définition: une société est primitive s'il lui manque un roi, source légitime de la loi, c'est-à-dire la machine étatique. Inversement, toute société non-primitive est une société avec un Etat: peu importe le régime socio économique en vigueur. Nous pouvons ainsi regrouper en une seule classe les grands despotismes archaïques -rois, empereurs, de Chine ou des Andes, pharaons-, les monarchies plus récentes -l'Etat c'est moi- ou les systèmes sociaux contemporains, que le capitalisme y soit libéral ou d'Etat.

Il n'y a donc pas de roi dans la tribu, mais un chef qui n'est pas chef d'Etat. Que signifie cela? Simplement que le chef ne dispose d'aucune autorité, d'aucun pouvoir de coercition, d'aucun moyen de donner un ordre. Le chef n'est pas un gouvernant, les gens de la tribu n'ont aucun devoir d'obéissance. L'espace du commandement n'est pas le lieu du pouvoir, et la figure (au nom si désagréable) du "chef" sauvage ne préfigure en rien celui d'un futur despote. En vérité ce n'est pas du commandement dans la société primitive que peut provenir l'appareil étatique en général.

En quoi le chef de la tribu n'est-il pas la préfiguration d'un chef d'Etat? En quoi une anticipation de l'Etat est impossible dans le monde des sauvages? Il s'agit d'imaginer un chef sans pouvoir, une institution, le commandement, étrange dans son essence, l'autorité. Chargé essentiellement de résoudre les conflits qui peuvent surgir entre individus, familles ou lignages, il ne dispose, pour rétablir l'ordre et la concorde, que du prestige que lui reconnaît la société. Mais ce prestige ne signifie pas le pouvoir, et les moyens dont dispose le chef pour accomplir sa tâche se limitent au seul usage de la parole. Même pour l'arbitrage entre parties opposées, le chef n'est pas un juge, il ne peut se permettre de prendre partie pour l'un ou pour l'autre. Il ne peut que tenter, grâce à sa seule éloquence, de persuader les gens de la nécessité de se calmer, de renoncer aux injures, d'imiter les anciens qui vécurent toujours en bonne intelligence. Entreprise dont le succès n'est jamais garanti, incitation toujours incertaine, car la parole du chef n'a pas force de loi. Si les efforts de persuasion échouent, la solution du conflit peut être

violente et le prestige du chef y survivra difficilement, car il aura donné des preuves de son impuissance à réaliser ce qu'on attendait de lui.

### **Des chefs qui n'en sont pas**

En vertu de quel critère la tribu estime-t-elle qu'un homme mérite d'être chef? En fin de compte, seulement pour sa compétence "technique": dons oratoires, habileté à la chasse, capacité de coordonner les activités guerrières. Et sous aucun prétexte la société ne laisse le chef outrepasser cette limite technique, ne lui laisse jamais transformer une supériorité technique en autorité politique. Le chef est au service de la société, c'est la société en soi –véritable lieu du pouvoir- qui exerce son autorité sur le chef. Il est donc impossible au chef d'inverser ce rapport à son profit, de mettre la société à son service, d'exercer sur la tribu ce qu'on appelle le pouvoir: jamais la société primitive ne tolérera que le chef se transforme en despote.

Grande est la surveillance que la tribu fixe sur le chef, enfermé dans un espace dont on ne le laisse pas partir. Mais souhaite-il en sortir?, arrive-t'il qu'un chef veuille être chef? Rares sont les cas où les chefs ont l'occasion de transgresser la loi primitive: tu ne vaux pas plus que les autres. Rares, oui, mais pas inexistantes. Le grand cacique Alaykin, chef de guerre d'une tribu indienne du Chaco argentin, disait à l'officier espagnol qui voulait le convaincre d'entraîner sa tribu dans une guerre qu'elle ne désirait pas: "Les Abipones, selon une coutume héritée de leurs ancêtres, font tout à leur idée et non à celle du cacique. Moi qui les dirige, je ne pourrais porter tort à un seul des miens sans me porter tort à moi-même, si j'emploie l'autorité ou la force contre mes compagnons, ils me tourneraient le dos immédiatement. Je préfère être aimé d'eux plutôt qu'en être craint." Sans doute la plupart des chefs indiens auraient parlé ainsi.

Il y a cependant des exceptions, presque toujours liées à la guerre, la préparation et la conduite d'une expédition militaire. Ce sont les seuls cas où le chef arrive à exercer un minimum d'autorité, fondée uniquement, nous le répétons sur sa compétence de guerrier. Une fois fini le combat, quel qu'en soit le résultat, le chef de guerre redevient un chef sans pouvoir sans que jamais le prestige acquis par la victoire ne se transforme en autorité. Mais à son tour, un chef dont le prestige est lié à la guerre ne peut le conserver et l'affermir que dans la guerre: Il s'agit d'une sorte d'obligation de fuite en avant. Tant que son désir de guerre correspond à la volonté générale de la tribu, la volonté du chef ne dépassera pas celle de la société, et les relations habituelles entre eux demeureront échangées. Mais le risque est permanent que la volonté de la société soit surmontée par celle de son chef. Le chef accepte parfois de le courir, tente d'imposer à la tribu son projet personnel. Si cela arrivait, nous aurions alors le point de départ du pouvoir politique en tant qu'obligation et violence, nous aurions la première incarnation, la figure minimum de l'Etat. Mais cela n'a jamais lieu.

### **Le pouvoir comme mort**

Dans le très beau récit des vingt années qu'elle a passées chez les Yanomanis, Elena Valero parle longuement de son premier mari, le chef de guerre Fousiwe. Son histoire illustre parfaitement le destin d'un chef sauvage quand, par la force des choses, il se voit amené à transgresser la loi de la société primitive qui est le pouvoir réel, il refuse de renoncer à sa place de chef et de le déléguer. Fousiwe mène des guerres voulues par sa tribu, il met à son service sa compétence technique de guerrier, son audace, son dynamisme: il est l'instrument efficace de sa société. Mais le destin du guerrier sauvage veut que le prestige acquis dans la guerre soit rapidement perdu si les occasions de le renouveler ne se présentent pas, Un guerrier n'a pas le choix: il est destiné à vouloir la guerre. Mais ne l'oublions pas, le chef primitif est un chef sans pouvoir: comment pourrait-il imposer sa volonté à une société qui le refuse? Il est tout à la fois

prisonnier de son désir de prestige et de son impuissance à l'obtenir. Il est condamné à la solitude, à ce combat incertain qui ne peut que le mener à la mort. Ce fut le destin du guerrier sud-américain Fousiwe. Pour avoir voulu imposer aux siens une guerre qu'ils ne voulaient pas, il se vit abandonné par sa tribu. Il ne lui restait qu'à engager seul ce combat, et il mourut criblé de flèches. La mort est le destin du guerrier puisque la société primitive est constituée de telle façon qu'elle ne laisse pas la volonté de pouvoir se substituer au désir de prestige. Autrement dit, dans la société primitive, le chef comme possibilité de volonté de pouvoir est d'avance condamné à mort. Le pouvoir politique séparé est impossible dans la société primitive, il n'y a pas de place pour lui, aucun vide que l'Etat pourrait combler.

Ce que les sauvages nous enseignent c'est l'effort permanent pour empêcher les chefs de l'être, c'est le refus de l'unification, la volonté de conjurer l'Un [au sens de La Boétie], l'Etat. L'Histoire des peuples qui ont une histoire est, dit-on, l'histoire de la lutte de classes. L'Histoire des peuples sans histoire, il faut le dire avec au moins autant de raison, est l'histoire de leur lutte contre l'Etat.

[N° 10, novembre 1978, pp. 42-43]

\*\*\*\*\*

*Dans les sociétés où le pouvoir dispose de moyens aux dimensions énormes et centralisés de façon à ce que quelques hommes peuvent se placer dans la structure historique afin que, par leurs décisions sur l'usage de ces moyens, ils modifient les conditions de vie de la majorité des gens, dans de telles sociétés, ce sont ces élites du pouvoir qui font l'histoire.*

Wright Mills, *The Power Elites*

\*\*\*\*\*

## **Giovanni Baldelli Pouvoir et désir**

Il est bien connu que dans les périodes dites révolutionnaires, on ne possède pas toujours toutes les données nécessaires pour évaluer une situation et on n'a pas le temps d'y réfléchir, surtout s'il faut affronter des organisations puissantes dont les méthodes impliquent le mensonge et la répression policière. C'est pourquoi il faut mettre à profit les périodes de climat non révolutionnaire pour acquérir et expliquer les règles de base de l'analyse politique et sociale.

Qu'est-ce que le pouvoir? Pour répondre à cette question, il est souhaitable de se baser sur la psychologie et même la biologie, car de même que la société se compose d'individus, tout problème social a ses fondements dans les pensées, les sentiments et les volontés individuels. Hé bien, psychologiquement le pouvoir est quelque chose de terrible et de désirable. Des êtres puissants existent dans le monde animal, et c'est en les observant que l'homme a appris non pas tant à concevoir le pouvoir en soi, qu'à y penser comme un fait sanctionné par la nature et par les dieux qui, croyait-il, le gouvernaient.

Mais le pouvoir n'agit pas en fonction de l'exploitation comme l'ont affirmé longuement Marx et les marxistes. L'exploitation -continue et organisée- ne peut être l'œuvre d'impulsions instinctives comme le sont les formes les plus primitives du pouvoir. Un

animal en attaque un autre parce qu'il a faim ou parce que le territoire qu'ils partagent ne suffit pas aux besoins de tous les deux, mais le pouvoir qui accompagne l'exploitation n'est pas seulement une agression.

Chez la majorité des animaux, d'après des déductions sur sa conduite, l'imagination rend possible la satisfaction des instincts sous des formes très précises, mais dont le nombre est de plus très limitée. Chez l'homme, au contraire, l'imagination ne semble pas avoir de limites. Mais, alors que chez les autres animaux, autant que nous puissions en juger, il y a une relation quasi-parfaite entre les images forgées par l'instinct et les capacités de l'organisme, une telle correspondance s'est perdue chez l'homme dont la constitution organique n'évolue plus pour kaléidoscopique que soit son imagination. D'où sa foi en la magie, dont la science est le fruit tardif. La pensée magique est à son tour la foi dans l'efficacité du désir. Le corps, comme s'il désirait se mettre à courir ou à descendre pour attraper quelque chose, soudain et presque automatiquement met le désir à exécution, comme la pensée magique se croit en mesure d'agir sur la réalité au-delà de son corps. Bénédiction et malédictions et tant de croyances aux esprits et aux forces pré naturelles témoignent de l'extension et de la vigueur de la pensée magique, même encore aujourd'hui. L'invention est fille du désir plutôt que de la nécessité. C'est le désir qui crée les outils et les armes, et le pouvoir est la faculté de contenter les désirs par des moyens extra organiques, comme les instruments et les armes. Étant donné que le désir a toujours tendance à aller au-delà des besoins, les satisfactions du pouvoir sont extra organiques également.

### **Le tyran comme l'enfant**

Pouvoir et violence sont deux choses différentes. Les outils agissent sur la matière et le pouvoir s'exerce sous d'autres formes au moyen de la parole. C'est la parole qui précise le désir et le proclame, l'extirpant de son domaine intérieur et informant de son existence la réalité extérieure où s'agitent les hommes pour qui la parole est intelligible et dont le cœur vibre de désir. La parole nous met en contact avec les autres, de même que les impulsions nerveuses connectent notre cerveau à nos membres. La parole n'extériorise pas uniquement les pensées de chacun, elle les fait pénétrer chez d'autres hommes. La parole peut être un commandement, et mandat obéi est la synthèse du pouvoir. Le nouveau-né réagit au son de la voix humaine comme à nul autre son, et la mère répond instinctivement aux sons du nouveau-né. Ces sons expriment un besoin que la mère comprend et s'empresse de satisfaire. En ce qui concerne le pouvoir, la psychanalyse suggère que le désir de commander (libido imperandi) naît précisément de cette relation mère-enfant. La méchanceté qui, presque toujours, accompagne les mandats viendrait donc d'un sentiment de vengeance, une fois l'enfance passée, envers la mère et la vie en général afin de n'en suivre aucune des deux; pour comprendre et satisfaire les désirs de l'enfant qui demeure toujours en l'homme. Le pouvoir est un ensemble de méthodes employées pour obtenir des hommes les fruits qui, dans des conditions sociales naturelles, seraient les fruits de l'amour. Le puissant agit envers la société comme l'enfant avec sa mère qui a d'autres enfants à élever. L'exploitation est la prise des produits de la coopération sociale, sans considération des droits d'autrui et sans que celui qui prend donne des fruits d'amour.

Sans amour pour nous dicter les actions qui apaisent les besoins et les désirs des autres, il n'y a pas de raison pour que tous nos efforts ne soient pas portés à satisfaire nos propres besoins et désirs. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, il faut faire violence à notre nature, il faut créer des conditions où, pour éviter de plus grands maux, tels que la famine, les coups ou la mort, il nous faille renoncer à la satisfaction de nos désirs. Le pouvoir organisé, institutionnel, est à la fois création et maintien de conditions antinaturelles. Plus le pouvoir est raffiné, plus l'exploitation est efficace, la quantité et la variété des désirs devient plus grande et presque illimitée. Les limites de nos désirs paraissent autres quand elles sont réduites au minimum par



l'intimidation déclarée et que ces limitations prennent l'aspect de conditions naturelles et même de justice; lorsque les armes sont remplacées par l'argent, quand ceux qui commandent et exploitent ne sont pas la noblesse ou un peuple conquérant, mais les capitalistes. Là où il n'y a pas d'argent, il n'y a pas de capitalisme. Avec le capitalisme, l'argent devient un symbole et un moyen univoque de satisfaction des désirs. En offrant de l'argent aux travailleurs pour qu'ils travaillent pour lui, le capitaliste leur octroie la possibilité de satisfaire leurs désirs et leurs besoins, ce qu'ils ne peuvent faire autrement. Avec le fruit du travail des autres, le capitaliste amasse davantage d'argent avec lequel il peut satisfaire de plus en plus de désirs. Mais ce n'est pas par sa capacité de satisfaire un plus grand nombre de désirs que le capitalisme se distingue des autres systèmes, c'est en faisant de cette croissance continue son objectif principal. La force motrice du capitalisme est donc le goût du pouvoir, et l'exploitation capitaliste est une fusion des richesses naturelles avec la richesse du travail humain pour alimenter la volonté de puissance de quelques uns, qui se sont attribués le rôle de maîtres de la terre.

### **Où il y a amour, il n'est pas de pouvoir**

Les forces de cohésion sociale ne résident pas dans le pouvoir, comme l'a affirmé Hobbes, mais le pouvoir utilise cette cohésion pour arriver à ses buts. Son maintien est très important pour les détenteurs du pouvoir.

Que l'homme de pouvoir veuille l'amour de la société n'est pas toujours évident, de même qu'il n'est pas toujours évident qu'un enfant veuille l'amour de sa mère quand il se comporte odieusement avec elle et semble faire tout son possible pour en être haï. Deux raisons poussent à une conduite en apparence si absurde. La première est de prouver que, comme une mère ne peut cesser d'aimer son enfant et ne peut vivre sans lui, la société ne peut vivre sans son tyran et doit l'aimer quel qu'il soit. Le second est plus profond, c'est la négation de l'autonomie de l'amour, prouver qu'il ne peut rien par lui-même, et que tout ce qu'il est et peut faire est dicté par le pouvoir. Cette raison plus profonde vient du fait que l'amour est l'antithèse du pouvoir, et le pouvoir le sait bien. Où il y a amour il n'y a pas de pouvoir, et où il y a pouvoir il n'y a pas d'amour. Le pouvoir est impuissance d'aimer. Celui qui recherche le pouvoir est celui qui ne sait pas aimer. De cette impuissance du pouvoir dérive son besoin d'interpréter l'amour en termes de pouvoir. Le pouvoir craint l'amour, et si l'amour est redoutable il doit être une forme du pouvoir. L'amour peut être refusé et c'est ce que craint le pouvoir. Que l'amour soit refusé de façon absolue et cesse de produire ses fruits, à quoi peut servir le pouvoir? Les hommes désirent le pouvoir parce qu'il inspire l'admiration ou la crainte. L'admiration est signe d'amour et la crainte est possible là où il y a amour de la vie et l'amour véritablement humain est l'amour des autres.

Le pouvoir que l'enfant craint chez sa mère c'est qu'elle lui refuse son amour. De même, le tyran craint que la société lui refuse le sien. Mais le tyran ne veut pas être un enfant, il veut prouver qu'il est un homme, plus homme que les autres, et être homme pour lui, comme pour tous ceux qui lui ressemblent ou voudraient être comme lui, signifie ne pas avoir, ou feindre de pas avoir besoin d'amour. Celui qui aime, comme celui qui veut être aimé, est un faible, quelqu'un d'incomplet, dont les buts sont hors de lui. Mais ceux qui aiment sont plus complets que ceux qui n'aiment pas. Il y a dans l'amour une supériorité que le pouvoir ne peut admettre, et cela explique pourquoi l'oppression et l'exploitation de la société par le pouvoir ont pris des formes qui sont une insulte à la nature, non pas seulement humaine mais simplement animale. Le grand délit du capitalisme, comme de toute autre forme de pouvoir, est d'empêcher l'amour. C'est l'absence d'amour qui fait du travail une négation de la liberté. Le travail perd toute signification éthique quand il n'est plus qu'un moyen de gagner de l'argent. Il y a quelque chose de sacré dans le travail parce qu'il représente une conquête humaine qui permet de vivre, ou devrait le permettre sans rivalité et sans massacres. Mais pour aimer le travail et l'aimer avec le

cœur plus que la tête, il faut sentir, ne pas seulement savoir, que l'on travaille pour quelqu'un qu'on aime. Il faut pouvoir faire un don du travail comme de l'activité même qui le produit. Ce n'est pas la possession des moyens de production qui rend odieux le capitalisme, mais c'est voler aux travailleurs une raison d'aimer sans laquelle aucun travail n'est humain. Quand le patron capitaliste est remplacé par le patron communiste ou autre, rien de fondamental ne change et le travail ne conserve que l'esclavage.

### **L'imposition unitaire**

Il y a tromperie dans toute attaque contre le passé au nom d'un avenir hypothétique ou d'un progrès indéfini ou mal défini. Si on attaque le passé c'est parce qu'il vit encore, et il n'est donc pas passé, mais on veut qu'il le soit. Le passé c'est nous aussi: tout ce qui constitue notre identité. Les choses et les personnes auxquelles nous tenons, les conclusions de nos expériences, les valeurs aux quelles nous avons donné notre foi, tout cela est le passé. Le développement de notre individualité n'est jamais complet et notre volonté, comme notre foi, englobe l'avenir, mais celui qui veut nous changer, au nom du progrès et du futur, veut nous imposer sa propre volonté, veut que nous cessions d'être les êtres autonomes que nous sommes afin de servir de décor dans une scène de son imagination, ou bien de rouage de ses machines, voire une de ses inventions. Individus et sociétés sont des éléments vivants, organiques. Leurs lois sont la conservation et la croissance. Le progrès si vanté est presque toujours quelque chose de mécanique, imposé du dehors, un facteur de déséquilibre, une création constante de situations nouvelles qui rendent vains les valeureux efforts en vue de résoudre les maux que le progrès entraîne, tout en en préparant de nouveaux. On nous dit que le progrès est nécessaire, inéluctable, inévitable: c'est un mensonge. S'il en était vraiment ainsi, les êtres humains ne seraient pas libres. Si ce qu'on appelle le progrès existe, c'est parce qu'il y a des hommes qui le veulent et ont l'intention d'imposer leur volonté aux autres. Ils l'imposent avec les moyens habituels du pouvoir et surtout par la tromperie. Il y a toujours tromperie quand on parle de nécessité historique ou autre, de forces inéluctables, du triomphe implacable d'une classe donnée, d'un parti, d'une race ou d'une nation.

Que le pouvoir parle autant qu'il veut de liberté, de justice et d'autres idéaux. Pour le connaître pour ce qu'il est, il suffit d'observer un de ses comportements qui peut se déguiser de mille manières, mais non se cacher. C'est que le pouvoir est impérialiste et veut tout absorber, tout dominer, faire que tout dépende d'un centre unique. C'est pourquoi il parle toujours d'union et d'unification, d'unité et d'unicité. Comme personne n'aime une société ou une humanité divisée, nombreux sont ceux qui croient à ce mensonge du pouvoir. Le fait est que sous le prétexte d'unifier la société, le pouvoir la divise. Pour nombreuses et différentes que soient ses regroupements et ses organisations, ses croyances, ses activités et ses usages, une société n'est pas plus divisée que toute autre colonie animale. C'est le pouvoir qui la divise. Un pouvoir trouve toujours un autre pouvoir contre lequel s'opposer, et pour mieux y arriver, il s'impose en parasite à la société.

Il est indubitable que les conflits facilitent la création du pouvoir, mais il ne l'est pas moins que le pouvoir les crée.

### **Une grande dissimulation**

Il faut apprendre que ce qui est grand attire la tyrannie et ce qui est petit la liberté. La sociabilité de l'homme ne peut se manifester authentiquement que dans de petits groupes, pour la simple raison que les énergies affectives, l'attention et le temps dont chacun dispose pour son prochain, ont des limites. Dans toute organisation trop grande l'homme devient un chiffre, une abstraction, un objet, un ustensile. Il faut toujours se méfier de tout ce qui est grand et de ceux

qui ne savent pas laisser les choses comme elles sont. Ces derniers pensent toujours à l'expansion en soi comme si dans le monde où nous vivons cela était possible sans obliger les autres à rapetisser ou à disparaître. Il faut se méfier en particulier de la grande dimension dans les médias, dans les "mass media" (termes fort exacts) car plus les foules concernées sont grandes, plus la tromperie est étendue. Méfiance envers les "mass media" destinés aux masses et non aux individus. Plus encore, il faut les écarter complètement, il faut démontrer que la masse n'existe pas.

[N° 10, novembre 1978, pp. 44-45]

\*\*\*\*\*

Toutes les formes d'organisation *politique ont tendance à exploiter certaines sortes de conflit et à en supprimer d'autres, parce que l'organisation est la mobilisation de certaines discriminations. Des questions sont politiquement organisées, tandis que d'autres s'organisent en marge de la politique.*

E. Scat Schneider, *The Semi-Sovereign People: A Realist's View of Democracy in America.*

\*\*\*\*\*

## **Moria Pas plus de pouvoir / n'en pouvoir plus**

La raison pour laquelle je comprends l'anarchisme est due au fait qu'ai toujours repoussé le pouvoir, confia il y a peu Jean-Paul Sartre à Juan Goytisolo. Son comportement face au pouvoir, authentique clé de voute et simultanément ciment de tout l'édifice social, a toujours caractérisé l'anarchiste. Le refus anarchiste du pouvoir est une cosmovision et une norme de conduite.

Mais, ceci étant établi, une nuance s'impose, et même temps il faut se demander pourquoi on évoquant les nuances des variantes n'apparaissent pas, si ce n'est et si souvent de radicales différences. Comment ce brave Bakounine peut-il exalter "l'insurrection de la vie contre la science" tout en incitant les anarchistes afin que, comme des "pilotes invisibles" dirigent la tempête populaire, non par un "pouvoir ostensible" mais par une "dictature sans enseignes ni titres"(1), ils soient les "autorités révolutionnaires" qui "dans l'anarchie populaire" donnent à "la pensée et à l'action révolutionnaires un corps unificateur"? Et, à l'autre extrême, que fait ce grand diffuseur des idées libertaires dans notre Péninsule, Francisco Pi y Margall- proclamant que "tout individu ayant un pouvoir sur un autre est un tyran"- depuis son poste de président de la république (2)? Les exemples empruntés aux classiques ou à la vie et aux rapports de chacun, pourraient être multipliés. Ils sont trop abondants pour qu'on écarte ce qui est peut-être une contradiction ou une carence fondamentale des façons de penser et d'affronter le pouvoir parmi des personnes plus ou moins anarchistes, des gens qui, en principe, sont sensés être spécialement sensés et habitués à ses effets. C'est à eux, et non pas

aux puissants et aux aspirants, ni aux résignés à l'impuissance, que ces lignes se réfèrent, car, en définitive, c'est en eux et avec eux que se trouve l'espoir.

### **Entre le besoin et la peur**

Il s'avère que le pouvoir, ou du moins, pour ne pas substantiver d'emblée, les attitudes critiques envers le pouvoir, pour circonspectes qu'elles soient n'en sont pas moins ambiguës. Le pouvoir semble quelque chose d'aussi redoutable que désiré, aussi réprouvé que prouvé. On craint qu'il ne s'exerce sur soi et on craint tout autant de l'exercer, comme si on sentait que par l'acte de le posséder on finisse soi-même par en être possédé ; malgré tout, ou peut-être précisément à cause de cela, le pouvoir fascine. Fascination qui est certainement une méprise ou une tromperie mais également une sorte d'envoutement qui ne respecte personne; un appel qui pour celui qui y résiste éveillé, se glisse durant le sommeil ou les lapsus sous forme de fantômes de désirs denses.

Incestueuse, l'expérience (ou l'inexpérience) du pouvoir unit la peur -que dans ce cas on appelle d'ordinaire le mépris ou le refus- et le besoin, le besoin et la peur, et ainsi de suite. Peur de, en consommant, d'être consommé, dévoré; besoin d'accomplir, et d'éviter ainsi cette séparation qui consiste à l'impuissance. Le pouvoir viendrait à concentrer, donc, aussi bien le remède naturel de l'impuissance que sa propre origine.

Ce n'est pas en l'ignorant qu'échappent à cette complication les distinctions manichéennes entre un pouvoir mauvais et un autre pouvoir bon, que ce soit en fonction de qui l'exerce ou de ce pourquoi on l'exerce. Ce n'est pas un hasard que pour désigner ces deux usages on ait forgé un seul terme. Et les conflits limitrophes sont nombreux autour d'une frontière qui n'existe sûrement que pour tranquilliser les douaniers. Et c'est que cette étrange et chaude séduction du pouvoir, son côté féminin, on ne la refuse pas aisément. Elle appartient tout aussi bien aux autres parties maudites, à ce policier, ce pauvre homme, ce criminel, cet autre sexe que chacun porte en lui. Et, comme elles, elles s'accusent d'autant plus qu'elles se connaissent moins. Nous en arrivons de la sorte à un nœud au dénouement malaisé, du moins pour le bout de la corde qu'on tient, et même si dans cette affaire on tente davantage à apprendre à vivre avec qu'à les résoudre, nous allons chercher à attaquer cette intrigue d'un autre côté.

### **L'importance d'un accent**

Pour revenir à cette question de limites, supposons qu'en vérité elle ne soit pas si infondée, observons davantage les comportements qu'implique chaque modalité du pouvoir dans leur caractérisation respective. Sur ces deux abords critiques d'approche du pouvoir, l'un démarre d'un premier moment positif, d'où dérive la négativité qui le caractérise ; l'autre naît d'une constatation négative pour finir en s'affirmant comme positivité (à condition de ne pas prendre ces deux termes -négatif et positif- a priori dans un sens moral mais en fait). Je m'explique.

Il y aurait une première appréciation du pouvoir comme Pouvoir, avec une majuscule. Le Pouvoir vécu comme positivité, comme présence, et présence écrasante, excessive, qui déborde et étouffe tout élan individuel ou collectif sauf dans ses moments d'absence. La réalité du Pouvoir, entre matériel et sacré, est vécue comme réalité extérieure, séparée. Le Pouvoir a une entité en soi, il existe positivement, et c'est ce jet d'énergie qui absorbe afin de se recrée continuellement, ce qui condamne les hommes à l'esclavage et à l'impuissance. Qu'il se présente sous la forme de Dieux, de l'Etat ou de l'argent, il a pour attributs l'abstraction et l'universalité, la concentration et l'accaparement, l'existence séparée, l'autojustification, la permanence, la mort -une mort qui n'est pas absence mais présence constante. L'action à

laquelle le Pouvoir incite est une action contre, un pas plus de pouvoir ! A ceux que la fascination de leur monumentalité ne lance pas vers une course suicidaire pour se jeter en son sein, il ne leur reste qu'à affirmer leur propre existence, indépendante de la sienne, plutôt à agir pour le détruire. D'où cette négativité, qui, dans un second moment, est inhérente à un Pouvoir qui a commencé en se manifestant comme positif. Commenter cette négativité dans le temps a occupé une bonne partie de l'histoire et de la pensée antiautoritaires. Une autre bonne partie passe par des orientations fort différentes.

Dans son autre mode, le pouvoir s'accuse d'abord comme absence ou défaut, comme négativité. C'est le je ne peux pas faire cela, l'autre le pouvait, ... le n'en pouvoir plus!, signifie "pourquoi ne pas pouvoir vivre hier, aujourd'hui et demain tout à la fois? ", c'est "pourquoi ne pas pouvoir être ici et là-bas en même temps?, pourquoi ne pas pouvoir tirer des mêmes prémisses autant de conclusions qui me conviennent?" qui désespérait Unamuno (3). Plus que de l'excès le pouvoir est vécu comme carence, comme manque, son second moment, positif, est marqué par la présence qui va combler ce manque: la formation d'un espace propre du pouvoir, du temps, l'espace propre, la propre logique que don Miguel de Unamuno regrettait. Plutôt qu'objet, magique ou matériel, à exorciser ou à défaire, le pouvoir est un vide à remplir, un espace à construire, qui, de part sa condition transitive, devient un vide se remplissant, se construisant. (C'est dans cette condition de construction, vertueuse, d'énergie en acte de pouvoir, où de fait la positivité s'unit à cette autre positivité -déjà éthique- qui créent des éthiques aussi "immorales" que celles proclamées par Stirner ou Nietzsche).

Il se pourrait donc que ce que l'on commence par accuser de positivité -le pouvoir- provoque un réflexe négatif -pas plus de Pouvoir-; et que, réciproquement, l'action positive -le pouvoir accourt à l'appel d'une négation -n'en pouvoir plus.

### Précisions

Avant de poursuivre, il convient de s'opposer à une prévention aussi envisageable que pertinente. Ces deux conceptions, ces deux vécus du pouvoir sont complémentaires. En effet, de tous les binômes où peut se conjuguer la dualité référée -pouvoir sur/pouvoir-de, pouvoir autre/pouvoir propre, accumulation/dispersion, centralité/excentricité (qui n'est pas décentralisation), universalité/particularité, Etat/peuple (individu)...-, et étant donné le caractère positif des deux moments, il ne fait pas de doute que la plus forte puissance de l'un des deux réclame un retrait vers son contraire. Ils sont non seulement complémentaires mais, de fait, ils ont cheminé ensemble l'histoire de la pensée et des comportements antiautoritaires ou libertaires. En cela il n'y a pas d'action ou d'analyse contre le Pouvoir qui ne recherche le pouvoir de ceux qui en manquent et d'auteurs ou de mouvements qui partant de leur propre impulsion ne se heurtent avant ou après au Pouvoir sous une de ses formes.

Mais il n'est pas moins certains que ces attitudes les plus caractérisées par leur refus du pouvoir en général, ne voient pas satisfaite avec une fréquence malheureuse leur négativité tout en ayant généralisé l'impuissance; cependant parmi ceux qui le plus emphatiquement favorisent leur pouvoir on a en général ceux qui, avec une assiduité non moins triste, ne trouvent pas de meilleur moyen de l'actualiser qu'en justifiant toute forme de pouvoir en général, et les grandes dictatures et les petites tyrannies en particulier. C'est à ces transgressions, qui sont plutôt des mises en œuvre, que nous voulions nous référer. C'est précisément cette différence d'emphase, ce choix pour un des deux côtés pour y mettre l'accent, ce qui ouvre la voie à des événements révélateurs. Le fait que le pouvoir se pense ou s'établit d'abord dans une des deux formes, l'autre n'apparaissant que comme corollaire ou concession, n'éclaire pas seulement deux modes d'approches théoriques, mais deux attitudes vitales autour du pouvoir notablement différentes.

De ce point de vue, des liens surgissent entre des comportements libertaires habituellement opposés, et d'autres ordinairement associés s'avèrent hétérogènes. Ainsi, pour accentuer le côté gauche de la barre, pour avoir le pouvoir comme point de départ et comme moteur, le militant, le théoricien (analiste du Pouvoir) et le rebelle se ressemblent. Pour appuyer la nuance du côté droit, pour commencer à renforcer son propre pouvoir, il apparaît... des comportements difficilement identifiables, car dans ce cas chacun est lui-même et les nommer reviendrait à reprendre le travail descriptif qu'Adan a laissé inachevé. Néanmoins, et cédant à la pulsion analytique qui peu à peu s'empare de ces lignes, on pourrait apercevoir des enfants, des formes lucides de folie, des gens passionnés, et ceux qui, d'une façon ou d'une autre habitent dans les coulisses du Pouvoir.

### **Militants, théoriciens, rebelles**

Les similitudes entre ceux qui captent le Pouvoir d'abord dans sa condition majuscule ne se borne pas à leur situation, au fait d'être face à leur conduite. Comme si, à force de l'observer, l'image du pouvoir, après s'être fixée sur la rétine, se glissait dans le regard jusqu'aux dernières terminaisons nerveuses pour finir par y installer sa demeure. On ne peut, disait me semble-t-il Sabato, lutter des années durant contre un ennemi puissant sans finir par lui ressembler. Et ce n'est sûrement pas tant une question de temps ou de puissance de l'ennemi, qui concentre ici sa vengeance paradoxale et définitive.

Analyser le pouvoir c'est sans doute collaborer efficacement à sa destruction. García Calvo le disait bien en précisant que parler de quelque chose est parler contre ce quelque chose, ce qui d'autant plus certain lorsqu'on aborde le Pouvoir. Donc l'analyser c'est le désagréger, le dissoudre, en séparer les divers composants, une opération particulièrement fatale pour un objet dont l'essence même réside dans sa prétention unitaire et totale. Ce devoir dissolvant est justement celui que s'imposent le militant et le rebelle, encore qu'avec un abord physiquement hostile; une hostilité qui tend au militaire chez le militant, en devenant préméditée, organisée et systématique, alors qu'elle demeure belliqueuse chez le rebelle de par son caractère plus spontané, individuel et ponctuel.

Théoricien et militant (laissons le rebelle à ses pensées pour l'instant) reflètent le Pouvoir dans ses multiples facettes, et encore que cela prendrait du temps nous allons donner quelques notes. Elles sont reflétées dans leur systematicité, systematicité du discours analytique -scientifique ou philosophique- et de l'infatigable attitude militante, systematicité qui est méthode et organisation. Dans l'abstraction, qui les identifie à la fois (leur signature et leur sigle) en liaison avec l'Abstraction d'en face, elle les plonge, dans cet anonymat venant de la disparition du sujet du discours analytique et, par son interchangeabilité, du discours militant. Dans sa condition séparée, et dans sa volonté de le refuser; nécessité d'établir des frontières fixant l'identité du discours et les limites de l'organisation, et la prétention que le premier parle de tout et que la seconde augmente de manière illimitée. Dans la spectacularité de ce qu'on fait pour être regardé, de ce qu'on ne sent pas être si on n'appelle l'attention. Dans son totalitarisme ou aspiration à la totalité, à tout enfouir en son sein; sa parole condamnée uniquement à convaincre ou à vaincre. Dans son repli sur soi, translation de l'intransitivité du Pouvoir, de son autosatisfaction, de l'onanisme du discours et de l'auto complaisance militante; atteignant leur paroxysme lorsque, une fois oublié la source de son activité, son analyse et son organisation il se satisfait en soi (et de soi) même en tournant sans cesse autour d'un centre emprunté, partageant dans le Pouvoir ce ne pas être un "grain de sable, qui à force de rouler se désagrège, mais un flocon de neige qui, en roulant, augmente de volume" selon l'image expressive de Voline (4), dans sa prétention originelle dissolvante il se donne de la sorte une activité constitutive, jusqu'au point que si le Pouvoir était effectivement dissout, ils y seraient pour que leur présence montre le contraire.

Une telle fascination pour ces contrées lointaines et glacées où le pouvoir ne se trouve pas, mais est, finit par être égale à celle d'un Hegel ou d'un Staline (à moins qu'elle n'ait existé depuis un commencement), sans que la différente orientation où on souffre son envoutement altère un tant soit peu sa force.

### **Pouvoir s'envoler**

La barre dont nous parlions borne, du côté droit, ce no mans land où règnent la dispersion, l'excentricité, la propriété ou pouvoir propre (la distinction vaut ici de Stirner selon laquelle la propriété que la Loi reconnaît n'est pas propriété car la loi s'en est déjà emparée), la particularité, la force et la vertu; l'éthique du "admire-toi même et vis dans la rue" nietzschéen et du "tu as le droit d'être ce que tes forces te permettent d'être" de Stirner.

Dans cette perspective, les distinctions se diluent, sans parler des oppositions entre les prétendus "individualistes", l'impulsion insoutenable collective des créations révolutionnaires -si différentes entre elles même bien que le Pouvoir qui les a étouffées ait été le même-, et tous ces écueils innocents dans l'océan du Pouvoir que sont les enfants, les fous, les poètes ou les indigènes, pour ceux qui jamais (?) il n'y aura suffisamment d'écoles, d'asiles d'aliénés, de livres et de réserves: ces "gens qui -regrettait don Juan, le sorcier yaqui- savaient qu'un homme pouvait s'envoler tout simplement."

Ceux-là ne cherchent pas le Pouvoir, ils ont le leur, et même si avant ou après ils finissent par s'y heurter, c'est toujours davantage un choc qu'une trouvaille, qu'une rencontre, un rendez-vous. Leur parole accroche, montre ou séduit, sans désirer démontrer ni convaincre, c'est un cri ou un susurrement et non pas une leçon ou une consigne, fragment et non pas discours, parole absolue, chaude, suspendue à elle-même. Si le Pouvoir est substantif, le pouvoir de ces gens est transitif: pouvoir de ou pouvoir comme verbe, qui exige autant un sujet que l'acte de sa consommation; la boule de neige aussi, est un pouvoir qui croît, mais sans perdre son centre.

Oui, la principale condition du Pouvoir est son inquiétude pour que rien ne reste en dehors de lui, au risque -pour ceux qui s'y opposent- d'être absorbés et, en conséquence, -pour ceux qui affirment être en marge- d'être réduits à rien, annihilés. Et c'est sans doute la plus grave objection qu'on puisse leur faire: leur précarité, non pas leur inefficacité. Le Pouvoir ne les tolère pas, dans aucun des deux sens du terme: elle ne les supporte pas (il ne peut voir autre chose que lui-même) et il ne leur fournit pas de nourriture, pas même intellectuelle ou morale.

Et quand le Pouvoir entre dans leur monde et que le choc a lieu, quand leur histoire (l'histoire) fait irruption dans les communautés indigènes, quand sa logique (la nécessité) harcèle l'enfant, quand sa parole (la Politique) envahit le poème... toute résistance est presque inutile. Du simple fait de le tenter on passe de l'autre côté de la barre, on commence à apercevoir son image inversée.

Qui imagine des enfants organisés, des fous raisonnables, des anarchistes militarisés, des poèmes efficaces, des indigènes en uniformes, des amoureux méthodiques... sans que du fait même de l'esquisser l'image n'entraîne le gommage de certains des termes? Nietzsche ou Stirner eux-mêmes (pour nous en tenir aux cas déjà cités), qui étaient en éveil, s'opposent à s'opposer, et au lieu de se mettre à analyser l'Etat il demeure sur leur position, soit en le disqualifiant comme "le plus froid de tous les monstres froids" soit en dressant un moi contre celui qui "met en pièces son empire".

(Laisser tel que le sujet -sans conclure, sans une fin plus ou moins carrée, sans même une attaque comme châtement pour achever ce travail si terne- pourrait être aussi bien une preuve d'impéritie que de la tyrannie de son destin, la rédaction a dit -pas plus de neuf pages!, et avant le trente!-; mais pourquoi ne pas en profiter pour croire que l'article finit par vaincre ce désir du côté gauche de la barre -côté de la finition- auquel je n'ai pas pu le soustraire?).

[N° 10, novembre 1978, pp. 46-48]

\*\*\*\*\*

*Il n'y a rien, absolument rien dans l'État du haut de la hiérarchie jusqu'en bas, qui ne soit abus à réformer, parasitisme à supprimer, instrument de tyrannie à détruire. Et vous, vous parlez de conserver l'État, d'augmenter les attributions de l'État, de rendre de plus en plus fort l'État! Allez, vous n'êtes point un révolutionnaire*

Proudhon, *L'Idée générale de la Révolution*, 1851

\*\*\*\*\*

## Société des amis du pouvoir partagé

### Critique de la critique du Pouvoir

Le pouvoir corrompt, certes; mais le manque de pouvoir corrompt également. Il faut séparer l'intuition profonde libertaire, de son extrapolation démagogique. Notre thèse est uniquement que le pouvoir non partagé est nocif, et qu'il est nécessaire quand il devient solidaire, quand il devient entraide.

Nous défendons avec M. G. Smith que le pouvoir est la capacité d'influencer effectivement les personnes et les choses, en ayant recours à une série de moyens qui vont de la persuasion à la coercition (pour éviter une autre et plus grande coercition). Le pouvoir est consubstantiel à la vie sociale et se manifeste en générant la conformité ou la disconformité vis-à-vis de la norme.

Le pouvoir apparaît comme un produit de la compétition, et il faut en faire un moyen de la transformer horizontalement. Tout est ainsi pouvoir ou contre-pouvoir. Qui prêche la lutte contre le pouvoir, exerce un pouvoir au sens contraire. L'homme est animal de pouvoir, puissant ou impuissant; ce qui n'est pas pouvoir est la mort.

Mais la mort, comme le pouvoir décontrôlé, sont dissymétriques, dit Balandier. Espérer la pure symétrie serait aussi faux que de nier l'aspiration à la symétrie. La symétrie doit éviter le sexe, l'âge, la situation culturelle, les qualités personnelles, etc., et, en définitive, l'Etat comme condition de sa manifestation.

Ceci étant, la dissymétrie doit devenir symétrie possible. Le pouvoir ne se justifie que s'il maintient tous les gens dans un état de prospérité et de sécurité collective, en passant du pouvoir entendu comme force à comprendre comme auctoritas, capacité de service et d'augmentation de la courbe vitale de la collectivité. Cela implique dans un certain sens le renoncement au principe de plaisir, en faveur du principe de réalité, comme l'a dit Freud.

Il en dérive une méfiance radicale face à l'exaltation de la liberté pour la liberté, qui, dans sa limite, est d'origine insolidaire et auto centrée. La même méfiance apparaît face à l'homme exceptionnelle que, en raison de son extraordinaire et non répétable charisme, ou vu la force de sa sainteté, on nous présente sous l'exemplarité des héros. Il en dérive, enfin, le refus de la mesure du goût façon classe moyenne, en faveur de son ascension au plus haut niveau.



Les rituels de rébellion sont bons face au pouvoir fallacieux. Ce qui différencie le pouvoir fallacieux du pouvoir partagé est cela: que tant que le pouvoir intolérable n'admet pas de rival, le pouvoir utile à tous pratique l'autophagie [destruction], dans l'intention de se solidariser.

Nous répétons que le Pouvoir, comme la Liberté, comme le Désir, etcétera, ont une double racine. Une racine insolidaire, spoliatrice, et une racine solidaire et d'entraide, qui vit et peut croître et vivre au milieu de l'amour.

Dans ce sens, l'attitude authentique face au pouvoir consistera à rendre à la réalité son pouvoir, son caractère de puissance, de force motrice, face au pouvoir qui affaiblit et rend malade.

Il faut, en conséquence, cesser de jouer avec les mots, en faisant ressortir une fois pour toutes la polysémie du mot pouvoir (qui dans d'autres langues se manifeste clairement, par exemple en allemand avec son pluralisme -können, mögen, vermögen, etc.-). Au-dessus et en dessous de la pluralité, le seul pouvoir réel, le seul pouvoir qui peut, c'est le pouvoir partagé.

### **Pouvoir et entraide**

Il existe, en effet, une dialectique malheureuse du pouvoir. Mais il existe aussi une dialectique heureuse du pouvoir, qu'on doit récupérer, en transférant le pouvoir de l'Etat à la société civile, c'est-à-dire, en laissant Hegel suivre ses impulsions.

De même, face au désir pervers et auto centré du pouvoir, qui infecte tout homme, il faut créer un espace de décentrement, d'excentricité, où l'autre soit présent comme moi-même. C'est seulement dans le toi, en définitive, que le moi trouve son auto conscience cognitive.

Il ne serait pas de trop, en conséquence, de commencer à pratiquer la circonspection envers l'actuelle et naïve "nihilisation" qui, après une brillante rhétorique, se complait à une prétendue destruction de tout pouvoir, quand en réalité dans cette prétendue destruction elle détruit également le pouvoir horizontal et solidaire nécessaire pour mener à bien la destruction du pouvoir incarné dans l'Etat, en tombant de la sorte plus ou moins consciemment dans la complicité avec cet Etat qu'elle prétend abattre.

Pour éviter la logorrhée sur le pouvoir que Hamlet stigmatisait de ses paroles caustiques "Des mots, des mots, des mots", il va falloir prendre au sérieux la tâche de démasquer comme totalitaire de façon larvée toute prétention à tout nier. Tout, mais en ne reconstruisant rien moins que tout un Tout.

On sait bien que l'esprit humain, pour peu qu'il se distrait, tend à l'identité et à l'absorption de toutes les contradictions. C'est pourquoi, à la limite le Tout logique et le Néant ontologique coïncident, aussi attaquer le Tout c'est attaquer le Néant: ce n'est rien.

Il se pourrait qu'en niant radicalement le pouvoir, nous ne soyons plus capables de nier radicalement, enchevêtrés dans la périphérie de la négation, sans aucun sol nourricier pour nier, impuissants. Il ne faudrait pas avoir à attendre que tout change pour que tout continue. Il ne faudrait pas, en définitive, qu'on oublie qu'avec la joie opiacée omnis determinatio est negatio (toute détermination est négation) et que, réciproquement, toute négation est déjà une détermination.

Quelle crédibilité concéder à celui qui définit le pouvoir comme ressentiment? N'est-ce pas là, à nouveau, un ressentiment impuissant? Une chose est la critique de l'Etat comme excroissance parasitaire d'un pouvoir solipsiste, et une autre bien distincte est la négation de tout pouvoir. Sortir d'une telle extrapolation, favoriser la restitution du pouvoir à la communauté. Voici l'urgence.

[N° 10, novembre 1978, p. 49]

## Notes du traducteur

1) Bakounine, lettre à Albert Richard (1 avril 1870, texte du CD des œuvres complètes)

*Nous, au contraire nous devons fomenter, éveiller, déchaîner toutes les passions - nous devons produire l'anarchie - et pilotes invisibles au milieu de la tempête populaire, nous devons la diriger, non par un pouvoir ostensible quelconque, mais par la dictature collective de tous les Alliés - dictature sans écharpe, sans titre, sans droit officiel, et d'autant plus puissante, qu'elle n'aura aucune des apparences du pouvoir - Voici la seule dictature que j'admets. [...] Peu d'alliés mais bons, mais bons, mais énergiques, mais discrets, mais fidèles, mais surtout libres de vanité et d'ambition personnelle, [...].*

[http://www.fondation-besnard.org/ecrire/articles.php3?id\\_article=755](http://www.fondation-besnard.org/ecrire/articles.php3?id_article=755)

Voir aussi *Au moyen d'une force invisible qui n'aura aucun caractère public et qui ne s'imposera à personne: au moyen de la dictature collective de notre organisation qui sera d'autant plus puissante qu'elle restera invisible, non déclarée et sera privée de tout droit et rôle officiels.* (Souligné par Bakounine) [http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id\\_article=682](http://www.fondation-besnard.org/article.php3?id_article=682)

L'autre partie de citation de Bakounine n'apparaît pas dans les textes les plus connus.

2) Francisco Pi y Margall écrivain bourgeois de gauche, traducteur de Proudhon. Devenu président de la première République espagnole en 1873, il réprima un mouvement fédéraliste, appelé cantonalisme.

3) Miguel de Unamuno, philosophe et intellectuel critique du début du XX siècle, cultivant les paradoxes mais critique féroce de la dictature militaire de Primo de Rivera (1923-1929). Se trouvant en pleine zone des putschistes en 1936, ayant accepté leur invitation à une réception très officielle, il entendit un discours du général de la Légion espagnol, Millán Astray vantant la mort de l'intelligence. Il répondit publiquement " Vous vaincrez mais vous ne convaincrez pas ". Il semble que l'épouse de Franco évita que des balles partent et escorta Unamuno jusqu'à la sortie. Il mourut quelques semaines plus tard.

4) Voline *La révolution inconnue*, Paris, 1947, p. 203 (Fin de la deuxième partie)